

Le Pionnier de l'Assomption.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE ASSOMPTION.

Vol. XX.

NAPOLEONVILLE, Lne., SAMEDI, 29 DECEMBRE 1877.

No. 29.

Le Pionnier.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

CHARLES DUPATY, Editeur.

CONDITIONS DE D'ABONNEMENT :

Un an \$3 00
Six mois 1 50
Un numéro 10

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES :

Un carré de dix lignes, 1re insertion \$1 50
Chaque insertion suivante 75 cents.
Cartes de Profession, par an \$12 50
Annonces de Candidature 12 50

Tout avis judiciaire devra être payé le dernier jour de la publication ou le jour de la vente.

Pour lettres, journaux, échanges, &c. adresser au "PIONNIER," Napoleonville, Lne.

M. L. Fisher, éditeur de l'Indicateur, est le seul agent du Pionnier de l'Assomption à la Nouvelle-Orléans. Il est chargé de solliciter des abonnements et des annonces et d'en percevoir le prix. Son adresse est au No. 98 rue de Chartres.

Depuis longtemps, dit la *Chronique*, le journalisme s'agitait dans une incertitude pénible. Quelque chose lui manquait; on se débattait dans le vide, on voguait dans l'inconnu; sans pilote et sans gouvernail; évidemment, il y avait quelque part, ou ne savait au juste à quel endroit, une lacune à combler.

Heureusement, on vient de découvrir tout récemment le remède à cette pénible situation. Les journalistes n'avaient pas de patron! Les cordonniers ont St-Crépin, les avocats, St-Yves, les médians, St-Ladre, et les malheureux forçats de la plume n'avaient pas le plus petit représentant auprès du Père Eternel. Mû par un sentiment de commiseration des plus louables, le Saint Père vient de nommer St-François de Sales patron de la presse, de la bonne presse, bien entendu!

Merci, mon Dieu! merci!

Les journaux républicains français continuent à affirmer que l'on préparait un coup d'état pendant la crise ministérielle récente.

Le *Bien Public* dit que le général bouapartiste Douai, quelques jours avant la fin de la crise, a eu une conférence avec plusieurs généraux, en regard à une pareille éventualité.

La France déclare que des cartouches avaient été distribuées aux troupes, à Versailles et dans les environs de Paris, et que plusieurs officiers avaient déjà préparé leur lettre de démission, en prévision d'un ordre de se tenir prêts à marcher.

On considère comme très probable que *monsignor* Silas Chatard, recteur du collège américain à Rome, en ce moment en Amérique, sera promu par le pape à l'évêché vacant de Richmond (Virginie). M. Chatard est natif de Baltimore; il a été ordonné prêtre à Rome en 1862, et nommé la même année vice-recteur du collège dont il est aujourd'hui recteur. Il y a un an environ que le titre de *monsignor* a été conféré par le saint-père au prélat que l'on regarde comme à la veille d'être l'évêque de Richmond.

Le correspondant du *Times* à Paris annonce que 86 nominations de secrétaires de préfetures ont été faites et seront publiées officiellement.

LA NOUVELLE ANNEE.

L'année 1877 est expirante; comme toutes ses dernières, hélas, elle a été mêlée de bien de joies et de bien de douleurs, et, comme presque toujours aussi, la somme de douleurs l'a emportée sur celle de joies. Partout elle aura une place à part dans l'histoire des Etats-Unis, depuis 1860; c'est d'elle que date l'apaisement des partis, et un commencement de retour aux bons rapports d'autrefois entre les deux grandes sections du pays. D'elle date la fin réelle de la guerre qui a éclaté en 1860; car la guerre, il faut bien le dire, a subsisté bien au delà des batailles en rase campagne, et de la conclusion de la paix à Appomatox, guerre morale, guerre politique, plus cruelle encore que la première, et qui s'est faite à coups d'actes arbitraires, et d'interventions constitutionnelles des baïonnettes fédérales, guerre de haine, de misère et d'oppression.

Heureusement le parti vainqueur alors, a fini par être vaincu à son tour, et nous devons ajouter qu'il s'est lui-même attiré le châtiement de la défaite. Il s'est livré à de tels excès de colère et de vengeance, qu'il a fini par exaspérer ceux là même qui l'avaient possédé en avant d'abord, qui l'avaient suivi ensuite, et qui l'ont enfin abandonné, parce qu'ils se sentaient déshonorés par lui.

Aujourd'hui le parti démocrate a le haut du pavé, et le Sad peut faire entendre sa voix; il a repris dans les conseils de la nation la place qui lui est due depuis longtemps, et qu'on lui avait injustement ravie.

Une nouvelle aurore se lève pour nous dans ce ciel politique. Que nous prépare-t-elle? Dieu seul le sait. Mais nous pouvons espérer désormais de meilleurs jours pour notre chère Louisiane.

Les *carpet baggers* pourront encore attraper pour deux ou trois ans quelques places fédérales, mais ils sont désormais bannis de nos conseils; ils n'ont plus la main sur nos législatures; la place y est désormais conquise aux enfants du pays, et notre avenir dépend de nous-mêmes.

Réveillons-nous donc, sortons de cette torpeur dans laquelle nous avons plongés, dans le passé, le sentiment de notre impuissance, et travaillons à retrouver cette ancienne prospérité que nous avons ravie la haine et l'arbitraire, plus encore que les armes ennemies et la défaite.

Et, nous surtout, les habitants du Bayou Lafourche, région fertile entre toutes, et jadis renommée si justement, haut les cours! et au travail les bras! La politique nous a longtemps absorbés, et il le fallait pour recouvrer nos droits. Maintenant que nous avons tout reconquis, mettons un peu de côté cette politique pour nous occuper davantage de nos intérêts matériels. Forçons la mauvaise fortune qui nous a poursuivis si longtemps à faire loin de nous, et que la prospérité entre dans nos foyers pour n'en plus sortir.

Paix dans les familles partielles, harmonie dans la grande famille louisianaise, désormais débarrassée des intriguants qui la troublaient. Abondance dans nos récoltes, et aisance dans tous les intérieurs, voilà les souhaits que nous formons pour nos chers lecteurs et amis, et fasse le ciel que nos vœux soient amplement exaucés!

L'avant dernière nuit la populace de Georgetown, (Colorado) s'est rassemblée autour de la prison, a forcé le geôlier à lui remettre les clefs, et ayant extrait de sa cellule un malfaiteur notoire, nommé Schamme, l'a pendu à un arbre voisin.

—La même nuit de nombreux *roughs* ont enlevé de la prison de Murfreesboro (Tennessee) le nègre Boot Alexandre, accusé d'avoir tué un nommé Dongherty, et après l'avoir pendu ils se sont exercés à tirer un pistolet sur son corps en guise de cible.

Des expériences ont été faites récemment en rade du Havre pour démontrer que l'électricité peut prévenir le mal de mer. Il s'agit d'une ceinture bi-métallique destinée à produire un courant galvanique faible agissant sur l'épigastre. Les personnes qui se sont soumises aux essais par un mauvais temps se seraient bien trouvées de cette nouvelle application de l'électricité.

L'agence russe déclare que le cabinet anglais, en encourageant la Turquie à prolonger la guerre, par le simple fait d'avoir convoqué le Parlement trois semaines avant l'époque habituelle, va mettre les Russes dans l'obligation de marcher sur Constantinople, arrivant au résultat qu'il voulait précisément éviter.

Un coup de pied de la fin du Pays :

M. Grant est parti. Il a compris que les Esquimaux du Jardin d'Acclimatation lui faisaient une concurrence formidable auprès de la badauderie parisienne.

La France verra partir sans regret ce taciturne particulier qui a applaudi à ses revers et qui a choisi pour flagorner les Prussiens le moment où nous étions écrasés par eux.

Le Pays n'est pas comme l'Écosse; il fait payer cher l'hospitalité de la France...

Le mot coup d'Etat est actuellement dans toutes les bouches. C'est le moment de placer une anecdote remontant à 1851.

Tous les commissaires de police se trouvaient naturellement dans le secret. L'un de ces magistrats était l'honorable mari d'une femme charmante, dont la jalousie n'était pas le moindre défaut.

—Où vas-tu? lui demanda-t-elle, en le voyant s'apprêter à sortir dans la nuit du 1er au 2 décembre.

—Je viens d'être requis par un mari pour surprendre sa femme en flagrant délit.

Deux heures se passent. La femme impatiente met le nez à la fenêtre, et au clair de la lune voit son mari ramenant à son bureau tout un groupe de prisonniers.

—Ah, mon Dieu! s'écrie-t-elle... Mais ils sont au moins cinquante... Quelle gaillarde!

Le gouvernement français a donné avis à Don Carlos d'avoir à quitter la France. Il est parti pour la frontière.

LE MAUVAIS ZOUAVE.

Le grand forgeron Lory de Sainte-Marie-aux-Mines n'était pas content ce soir-là.

D'habitude, sitôt la forge éteinte, le soleil couché, il s'asseyait sur un banc devant sa porte pour savourer cette bonne lassitude que donne le poids du travail et de la chaude journée, et avant de renvoyer les apprentis il buvait avec eux quelques longs coups de bière fraîche en regardant la sortie des fabriques. Mais, ce soir-là, le bon homme resta dans sa forge jusqu'au moment de se mettre à table; et en core vint il comme à regret. La vieille Lory pensait en regardant son homme :

—"Qu'est-ce qu'il lui arrive?... Il a peut-être reçu du régiment quelque mauvais nouvelle qu'il ne veut pas me dire?... Loiné est peut-être malade..."

Mais elle n'osait rien demander et s'occupait seulement à faire taire trois petits blondins couleur d'épis brûlés, qui riaient autour de la nappe en croquant une bonne salade de radis noirs à la crème.

A la fin, le forgeron repoussa son assiette en colère :

—"Ah! les gueux! les canailles!"

—"A qui en as-tu, voyons, Lory?"

Il éclata :

—"J'en ai, dit-il, à cinq ou six drôles qu'on voit rouler depuis ce matin dans la ville en costume de soldats français, bras dessus bras dessous avec les Bavarois... C'est encore de ceux-là qui ont... comment disent-ils ça?... opté pour la nationalité de la Prusse... Et dire que tous les jours nous en voyons revenir de faux Alsaciens!... Qu'est-ce qu'on leur a donc fait boire?"

La mère essaya de les défendre :

—"Que veux-tu, mon pauvre homme, ce n'est pas tout à fait leur faute à ces enfants... C'est si loin cette Algérie d'Afrique où on les envoie!... Ils ont le mal du pays là-bas; et la tentation est bien forte pour eux de revenir, de n'être plus soldats..."

Lory donna un grand coup de poing sur la table :

—"Tais-toi, la mère!... vous autres, femmes, vous n'y entendez rien. A force de vivre toujours avec les enfants et rien que pour eux, vous repétez tout à la taille de vos marmots... Eh bien, moi, je te dis que ces hommes-là sont des gueux, des renégats, les derniers des lâches, et que si par malheur notre Christian était capable d'une infamie pareille, aussi vrai que je m'appelle Georges Lory et que j'ai servi sept ans aux chasseurs de France, je lui passerais mon sabre à travers du corps..."

Et terrible, à demi levé, le forgeron montrait sa longue latte de chasseur pendue à la muraille au-dessous du portrait de son fils, un portrait de zouave fait à bas en Afrique; mais de voir cette honnête figure d'Alsacien, toute noire et hâlée de soleil, dans ces blancheurs, ces effacements que font les couleurs vives à la grande lumière, cela le cala un subitement, et il se mit à rire :

—"Je suis bien bon de me montrer la tête... Comme si notre Christian pouvait songer à devenir Prussien, lui qui en a tant descendu pendant la guerre!..."

Remis en belle humeur par cette idée, le bonhomme acheva de dîner gaiement et s'en alla sitôt après vider une couple de chopes à la *Ville de Strasbourg*. Maintenant la vieille Lory est seule. Après avoir couché ses trois petits blondins qu'on entend gazouiller dans la chambre à côté, comme un nid qui s'endort, elle prend son ouvrage et se met à repriser devant la porte, du côté des jardins. De temps en temps elle soupire et pense en elle-même :

—"Oui, je veux bien. Ce sont des lâches, des renégats... mais c'est égal! Leurs mères sont bien heureuses de les ravoir..."

Elle se rappelle le temps où le

sien, avant de partir pour l'armée, était là à cette même heure du jour, en train de soigner le petit jardin. Elle regarde le puits où il venait remplir ses arrosoirs, en blouse, les cheveux longs, ses beaux cheveux qu'on lui a coupés en entrant aux zouaves...

Soudain elle tressaille. La petite porte du fond, celle qui donne sur les champs, s'est ouverte. Les chiens n'ont pas aboyé; pourtant celui qui vient d'entrer longe les murs comme un voleur, se glisse entre les ruelles. — Bonjour, maman!

Son Christian est debout devant elle, tout débraillé dans son uniforme, honteux, troublé, la langue épaisse. Le misérable est revenu au pays avec les autres, et, depuis une heure, il rôde autour de la maison, attendant le départ du père pour entrer. Elle voudrait le gronder, mais elle n'en a pas le courage. Il y a si longtemps qu'elle ne l'a vu, embrassé! Puis il lui donne de si bonnes raisons, qu'il s'ennuyait du pays, de la forge, de vivre toujours loin d'eux, avec ça la discipline devenue plus dure, et les camarades qui l'appelaient

"Prussiens" à cause de son accent d'Alsace. Tout ce qu'il dit, elle le croit. Elle n'a qu'à le regarder pour le croire. Toujours causant, ils sont entrés dans la salle basse. Les petits réveillés accoururent pieds nus, en chemise, pour embrasser le grand frère. On veut le faire manger, mais il n'a pas faim. Seulement il a soif, toujours soif, et il boit de grands coups d'eau par dessus toutes les tournées de bière et de vin blanc qu'il s'est payées depuis le matin au cabaret.

Mais quelqu'un marche dans la cour. C'est le forgeron qui rentre.

—"Christian, voilà ton père. Vite, cache-toi que j'aie le temps de lui parler, de lui expliquer..." et elle le pousse derrière le grand poêle en fûence, puis se remet à coudre, les mains tremblantes. Par malheur, la chechia du zouave est restée sur la table, et c'est la première chose que Lory voit en entrant. La pâleur de la mère, son embarras... Il comprend tout.

—"Christian est ici!..." dit-il d'une voix terrible, et décrochant son sabre avec un geste fou, il se précipite vers le poêle où le zouave est blotti, blême, dégrisé, s'abroyant au mur, de peur de tomber.

La mère se jette entre eux :

—"Lory, Lory, ne le tue pas... C'est moi qui lui ai écrit de revenir, que tu avais besoin de lui à la forge..."

Elle se cramponne à son bras, se traîne, sanglote. Dans la nuit de leur chambre, les enfants écrient d'entendre ces voix pleines de colère et de larmes, si chargées qu'ils ne les reconnaissent plus... Le forgeron s'arrête, et regardant sa femme :

—"Ah! c'est toi qui l'as fait revenir... Alors, c'est bon, qu'il aille se coucher. Je verrai demain ce que j'ai à faire..."

Le lendemain Christian, en s'éveillant d'un lourd sommeil plein de cauchemars et de terreurs sans cause, s'est retrouvé dans sa chambre d'enfant. A travers les petites vitres encastrées de plomb traversées de bonbon fleuri, le soleil est déjà chaud et haut. En bas, les marteaux sonnent sur l'enclume... La mère est à son chevet; elle ne l'a pas quitté de la nuit, tant la colère de son homme lui faisait peur. Le vieux non plus ne s'est pas couché. Jusqu'au matin il a marché dans la maison, pleurant, soupirant, ouvrant et fermant des armoires, et à présent, voilà qu'il entre dans la chambre de son fils, gravement, habillé comme pour un voyage, avec de hautes gêtres, le large chapeau et le bâton de montagne solide et ferré au bout. Il s'avance droit au lit: "Allons, haut!... lève-toi..."

Le gargon un peu confus veut prendre ses effets de zouave.

—"Non pas ça," dit le père sévèrement.

Et la mère toute craintive: "Mais, mon ami, il n'en a pas d'autres..."

—"Donne-lui les miens... Moi je n'en ai plus besoin."

Pendant que l'enfant s'habille, Lory ploie soigneusement l'uniforme, la petite veste, les grands braies rouges, et le paquet fait, il se passe autour du cou l'fal de fer-blanc où tient la feuille de route...

"Maintenant descendons," dit-il ensuite, et tous trois descendent à la forge sans se parler... Le soufflet rouffe: tout le monde est au travail. En revoyant ce hangar grand ouvert, auquel il pensait tant à bas, le zouave se rappelle son enfance et comme il a joué là longtemps entre la chaudière de la route et les étincelles de la forge toutes brillantes dans le poussier noir. Il lui prend un accès de tendresse, un grand désir d'avoir le pardon de son père; mais en levant les yeux il rencontre toujours un regard inexorable.

Enfin le forgeron se décide à parler :

—"Gargon, dit-il, voilà l'enclume, les outils... tout cela est à toi... Et tout cela aussi!" ajoute-t-il en lui montrant le petit jardin qui s'ouvre là-bas au fond plein de soleil et d'abeilles, dans le cadre enfumé de la porte... "Les raches, la vigne, la maison, tout t'appartient... Puisque tu as sacrifié ton honneur à ces choses, c'est bien le moins que tu les gardes... Te voilà maître ici... Moi, je pars... Tu dois cinq ans à la France, je vais les payer pour toi..."

—Lory, Lory, où vas-tu? crie la pauvre vieille.

—Père!... supplie l'enfant... Mais le forgeron est déjà parti, marchant à grands pas, sans se retourner...

A Sidi-bel-Abbès, au dépôt du 3e zouaves, il y a depuis quelques jours un engagé volontaire de cinquante-cinq ans.

ALPHONSE DAUDET.

La circulaire suivante a été adressée par l'auditeur Jumel aux collecteurs de taxes de l'Etat: Nlle Orléans, 7 décembre 1877. A collecteur de taxe d'Etat paroisse de...

Monsieur—Il n'est pas en mon pouvoir d'arrêter la vente de propriétés pour taxes, mais en vue de la pauvreté de notre population, et croyant que la section 56 de l'acte 96, session extraordinaire de 1877, remet toutes les pénalités exceptées les 20 cents pour a publication des listes de délinquants et 8 o/p par an d'intérêt du 1er novembre 1877, l'avocat général étant de la même opinion vous ne collecterez en aucun cas nulles autres pénalités que celles ci-dessus mentionnées, et en vendant les propriétés vous ne porterez d'autres pénalités que les 20 cents et l'intérêt de 8 o/p par an ci-dessus mentionnés, et les frais actuels, et ferez vos retours à ce bureau en conséquence.

Je suis respectueusement,
ALLEN JUMEL,
Auditeur d'Etat.

E. L. MICHOT,
Horloger - Bijoutier,
NAPOLEONVILLE.

Atelier à côté de la Pharmacie J. Gouan x
Ouvrage garanti 5x

Malle des Etats-Unis
—
Donaldsonville à Napoleonville.

AVIS AUX VOYAGEURS.

La Diligence portant la malle des Etats-Unis part tous les matins de Napoleonville à 6 heures et arrive à 9 heures à Donaldsonville.

Part de Donaldsonville à l'arrivée du train de 1: Nouvelle-Orléans et prend des voyageurs pour tous les points du Bayou Lafourche jusqu'à Napoleonville à des prix raisonnables.

Pour passage s'adresser à Napoleonville à l'Hotel Washington, et à Donaldsonville au City Hotel.